

EN SICILE

Le récit de la catastrophe

Ils étaient marqués du sceau le plus tragique, les derniers jours de l'année 1908. L'Italie, sur qui s'est abattue la plus grande, peut-être, des catastrophes qui aient désolé l'humanité, et le monde tout entier en garderont longtemps l'épouvantable souvenir.

Un tremblement de terre et un raz-de-marée ont, dans la nuit du 27 au 28 décembre, dévasté la Sicile et la Calabre, et fait de ses terres de beauté et de rêve des lieux de désolation et d'épouvante, un immense cimetière, un charnier.

Reggio, Messine, Palmi, trois villes hier florissantes, sont en partie détruites et ruinées pour longtemps. Messine, la cité populeuse ; Messine, si justement fière de ses palais, de ses innombrables églises, de ses fortifications, de sa belle activité commerciale ; Messine, la rivale de Naples et de Palerme ; Messine, dont les anciens disaient que son port avait été formé par la faux de Saturne en tombant du ciel ; Messine, si confiante dans le bras de Saint-Reniér, sorte de môle naturel qui était censé la protéger contre les colères de la mer Tyrrhénienne, Messine n'est plus qu'un immense monceau de ruines, sous lesquelles une partie de sa population git, écrasée et brûlée. Elles n'existent plus, les jolies maisons roses et blanches qui s'étagaient jusqu'à la mer caressante. La "Palazzata", brillante guirlande de palais qui longeait le rivage, la cathédrale bâtie par le comte Roger, le palazzo senatorio, le phare qui donnait son nom au détroit de Messine, les Facultés, les collèges, le théâtre, les casernes, ne sont plus qu'un souvenir. Le merveilleux corso Garibaldi est détruit. Les quoi si vivants la veille, et la fontaine de Neptune, ont disparu sous une vague de boue. Tandis, en effet, que des secousses sismiques renversaient les beaux édifices, les luxueux hôtels de la ville haute, la mer se jetait en vagues gigantesques sur la ville basse et noyait, emportait des milliers de malheureux, alors qu'ils se croyaient sauvés et cherchaient un refuge vers les nombreux steamers, ancrés dans le port.

Certaines cités, comme certains individus, sont vouées à la fatalité, et Messine est une de celles-là. Son histoire est faite de catastrophes sans nom. En 1348, la peste y tue quarante mille personnes. Quarante années plus tard, en 1783, ses plus beaux quartiers s'abîment dans un tremblement de terre. Après un même laps de temps, et dans une même année marquée du chiffre fatidique, en 1823, un raz-de-marée la ruine de nouveau.

Mais, jamais, les forces déchaînées de la nature, jamais Encelade et Typhon, les deux farouches prisonniers de l'Etna, ne l'avaient pareillement et si durement accablée. Le cataclysm se déchaîna sur elle avec une soudaineté et une fureur inouïes. Sans qu'aucun grondement souterrain l'ait annoncé, l'infortunée cité se sentit secouée jusque dans ses fondements. La principale secousse, une secousse atroce et accompagnée d'une sorte de souffle formidable, dura à peine une minute. Et, pendant que les édifices, les maisons, s'effondraient et qu'un épais nuage de poussière montait dans le ciel, pendant qu'une immense clameur d'épouvante s'élevait au-dessus des ruines avec lui, la mer arrivait furieuse et achevait la malheureuse vil-

le. Une vague formidable — haute, disent les survivants, de près de dix mètres — balayait sur les quais, par les places et les rues, les fuyards, les blessés, et les emportait au large.

Et comme si le désastre n'était pas assez épouvantable, le gazomètre fit explosion, et l'incendie ajout son fléau aux deux autres. En quelques minutes la majeure partie de ce qui restait de Messine devenait la proie des flammes.

Il était quatre heures et demie du matin, le jour était encore loin, et ce fut une fin de nuit terrifiante.

Une tempête de pluie et de neige venait flageller les survivants et les arrêter dans leur fuite éperdue vers la campagne ; à chaque pas, la mort les guettait.

"Du large, lorsque le jour s'éleva, rapporte un officier d'un des torpilleurs stationnés dans le détroit, Messine offrait le plus tragique spectacle. Toute ma vie, je l'aurai devant les yeux. La ville avait, pour ainsi dire, disparu ; on apercevait plus qu'un amoncellement de ruines, parmi lesquelles on distinguait, debout, les murailles de l'hôtel Trinacria. Tous les autres édifices n'existaient plus. Des rues, on entendait monter un concert de cris, de lamentations et de hurlements sauvages ; l'incendie, provoqué par un vent violent, projetait des lueurs sinistres sur la mer."

Pour ajouter à toutes ces horreurs, les détenus de droit commun, dès les premières secousses, avaient brisé les portes de la prison et s'étaient rués au pillage. Ils s'en prirent spécialement à la Banque de Sicile, qui fut dévalisée. Ils commirent de véritables horreurs.

La catastrophe ne s'est pas produite partout de la même manière. A Messine, malgré sa soudaineté, malgré la rapidité des secousses sismiques, une bonne partie de la population put s'enfuir ; mais, à Palmi, à Reggio, au contraire, c'est-à-dire dans la Calabre, l'oeuvre de destruction et de mort fut encore plus rapide. Elle se fit avant que les habitants aient eu le temps de se reconnaître. D'épouvantables secousses, se succédant à quelques secondes à peine d'intervalle, la mer qui arrive en avalanche, et la catastrophe s'accomplit.

On estime à près de 200,000 le nombre des malheureux qui ont péri, ou qui achèvent de mourir de leurs blessures.

C'est l'hécatombe la plus effroyable dont l'histoire de la souffrance humaine ait, jusqu'à présent, conservé la mémoire. Ce chiffre laisse loin derrière lui tous ceux des catastrophes passées ou récentes : celles de la florissante Valparaiso du Chili et de San Francisco, celle, même, de Saint-Pierre de la Martinique, la victime lamentable du mont Pele, celle de Java, en 1883, où 80,000 malheureux périrent.

Le mouvement sismique s'est étendu depuis Costanzaro, au centre de la Calabre ultérieure, jusqu'à Caltanissetta. Il a complètement transformé l'aspect du détroit de Messine. Le fameux rocher de Charybde aurait disparu. Les délicieux villages où Thé-

crité plaça ses idylles : Aci-Reale, Aci-Trezza, Aci-Castello, sont ravagés et n'existent plus. Des trésors d'art sont à jamais perdus et gisent sous les ruines de Messine. La Santa-Annunziata n'est plus, et sans doute qu'a péri, avec la petite église qui l'abritait, la délicieuse "Annonciation," d'Antonello de Messine.

Le deuil de l'Italie est profond. Les bourses, les théâtres et tous les lieux de plaisirs sont fermés, tous les drameaux sont en berne.

Dès la nouvelle de la catastrophe, le roi, qui chassait à Castel-Porziano, partit immédiatement pour Messine, où il dirige les secours. La reine a très noblement voulu l'accompagner. Il va sans dire que le monde entier s'associe au deuil italien, et la France plus que toute autre puissance. (Son représentant à Messine, M. de Pommayrac, est, dit-on, parmi les morts.)

La peine de sa soeur latine est, comme on l'a dit, la sienne ; la douleur qui étirent les coeurs, de l'autre côté des Alpes, a le plus chaleureux écho parmi nous. Le président de la République, le président du Conseil, le ministre des affaires étrangères, n'ont pas seulement envoyé des dépêches officielles exprimant l'émotion profonde de la France ; mais, dès la première nouvelle de la catastrophe, les cuirassés "Justice" et "Vérité" et trois autres vaisseaux sont partis pour Messine, emportant un stock considérable de provisions et d'installations d'abris.

C'est bien. Mais la presse, dans son inépuisable générosité, ne trouve pas que c'est assez. Comme aux jours d'Ischia, elle ouvre une souscription publique, et il n'est pas un Français qui ne veuille apporter son obole.

JACQUES LARDY.



Vente

Partout

le Pain et
Les Pâtisseries